

Commentaires de lecture du 6 mars 2018

CALVINO Italo, *Contes italiens / Fiabe italiane* (Folio bilingue, 1995, trad. Nino Franck, 1ère éd. it. 1956, fr. 1959)



Italo Calvino (Cuba, 1923- Sienna, 1985) avait commencé à publier la trilogie de récits fantastiques qui le rendront célèbre - *Le vicomte pourfendu* (1952), *Le baron perché* (1957) et *Le Chevalier inexistant* (1959) - lorsqu'il s'est plongé en 1954 dans un travail de recherche et de recueil des contes populaires italiens. Enthousiasmé par la qualité de leur imaginaire il a tenu à les engranger avant qu'ils ne se perdent, comme l'avait fait Charles Perrault avec les contes français au XVII^e siècle. Collodi, et son *Pinocchio*, (1875) fut également une référence pour lui. « Deux ans durant j'ai vécu dans les bois et les palais enchantés, ayant acquis la certitude les contes sont vrais », dit-il dans sa présentation du texte.

Mais il semble bien que, contrairement à Perrault son modèle qui traduit ses contes dans la langue des classiques, il ait voulu rendre la simplicité du style oral de ces récits, en respectant leur naïveté . Ce travail ethnologique pour restituer le merveilleux populaire des terroirs italiens rend compte au mieux de la dualité d'Italo Calvino : souci réaliste et veine fantastique. En effet il a d'abord écrit des témoignages, son premier roman est inspiré de son expérience de résistant , d'écrivain et de journaliste , observateur à l'humour acéré de la vie politique (*La journée d'un scrutateur*, 1963) mais il a rencontré ses plus grands succès avec des textes fantastiques.

Même si il y a toujours une philosophie derrière un conte, aussi invraisemblable soit-il, on retrouve dans ces contes italiens les figures de tout un imaginaire européen : *Nez d'argent* , figure de Barbe-Bleue, *Le Prince Canari* , autre Oiseau bleu, ogres, fées, magiciens, monstres. Et les faibles l'emportent toujours sur les puissants , les bons sur les méchants .

L'italianisant en herbe - j'en témoigne - peut suivre très facilement la version originale italienne à travers la traduction, tant l'écriture de Calvino atteint la simplicité. C'est un plaisir ...

Nicole ZUCCA
Mars 2018

CLEMENTI Emidio, *La notte del Pratello* (2001, Playground 2016, 170 p.)



Bologne, début des années 90. La mythique via del Pratello, à faible distance du centre ville commerçant et touristique, est un micro quartier à l'écart et hors du temps, le Pratello. Une petite cour des miracles peuplée de prostituées, de désœuvrés, d'artistes improbables. Une bande de pieds nickelés - dont Mimi le narrateur, en fait l'auteur dans sa jeunesse - y a son point de ralliement, le Bar di Lele. Plusieurs squattent à proximité des appartements délabrés voués à une démolition prochaine.

Mimi et son ami Leo s'acoquinent avec Zaccardi qui déménage les caves et les greniers des immeubles bourgeois de Bologne, puis les transporte avec son triporteur scooter dans un entrepôt en périphérie. Sorte de chiffonnier, il revend à l'occasion ce qu'on lui a donné ou cédé à bas prix - une activité erratique avec ses hauts et ses bas qui les aide tous trois à survivre. Et qui leur permet le soir de boire force bières et faire la fête avec tous ceux qui les rejoignent dans ces nuits du Pratello. Feu d'artifice final en forme d'autodestruction programmée, une gigantesque fête, en direct sur une propre chaîne de

TV créée pour l'occasion, déchaîne toute la nuit une orgie généralisée. C'est un scandale dans Bologne qui déclenche l'intervention musclée des forces de police et signe la fin d'une vie de Bohême. Le trio se dissout.

Ce livre évoquera des souvenirs nostalgiques chez ceux qui ont connu Bologne dans les années 1990. Pour les Bolonais d'aujourd'hui, tout comme pour les touristes qui ont l'amour de cette ville, c'est un éclairage intéressant sur le passé du Pratello, par quelqu'un qui l'a vécu en première ligne.

François GENT
Mars 2018

DI PIETRANTONIO Donatella, *L'arminuta* (Einaudi, 2017, 160 p., Prix Campiello 2017)

Après une enfance choyée dans un cadre confortable par des parents qu'elle croyait être les siens, le choc est d'une brutalité extrême ! Elle arrive dans une famille nombreuse que la misère condamne à la promiscuité, au manque d'hygiène, de confort et même de nourriture. L'accueil n'est pas chaleureux, mais sa sœur Adriana, un peu plus jeune qu'elle, va la guider et la protéger dans sa nouvelle vie tandis que Vincenzo, l'aîné des frères ne lui est pas hostile et se montre même très attiré par la nouvelle venue. Et puis il y a le petit frère auquel elle va s'attacher.



C'est donc elle *l'Arminuta*, celle qui est revenue mais espère, en vain, retourner dans son ancien foyer. Elle est confrontée à la violence du père vis à vis du grand-frère fugueur, à la résignation muette de la mère, aux méchancetés des autres frères. Cependant elle jouit de quelques avantages : un peu d'argent, un lit confortable (vite détérioré), envoyés à son intention par son ancienne famille. Elle obtient un peu plus tard la permission d'aller voir son amie Patricia : cette brève parenthèse la rapproche de sa vie d'alors. Mais son ancienne maison est désertée : le mystère reste entier.

Petit à petit elle apprend à connaître les siens : ils ne parlent pas la même langue qu'elle et leur sensibilité est masquée par les difficultés d'une vie rude dans cette région montagneuse des Abruzzes ; une région où l'on vient encore en cette fin du XX^e siècle consulter une très vieille femme voyante et guérisseuse respectée de tous.

Elle est reconnue comme bonne élève par l'institutrice de l'école de campagne et le père et la mère analphabètes s'ouvrent alors à la fierté d'être les parents d'une fille qui fera des études parce qu'ils vont le lui permettre. Insensiblement *l'Arminuta* et sa mère se rapprochent, le mystère de la jeune existence scindée en deux va pouvoir être éclairci...

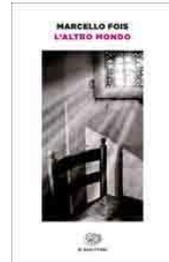
La jeune fille a découvert sa féminité naissante dans le regard et les attentions de Vincenzo mais aussi l'horreur de la mort lorsque ce dernier meurt accidentellement. Sa personnalité s'est affirmée et son esprit critique s'est développé ; il lui permet de se détacher de sa mère nourricière. De son côté Adriana voit son horizon s'élargir grâce à la tendresse fusionnelle qui unit les deux sœurs. Chacune puise en l'autre la force d'affronter la vie et même de la savourer. L'avenir ne s'ouvre-t-il pas devant elles à l'image de la mer qu'Adriana est parvenue à apprivoiser ?

Ce roman d'apprentissage à la première personne se lit avec beaucoup de plaisir. L'utilisation fréquente du passé composé donne du relief aux événements tandis que les brefs retours dans le passé et les projections dans le futur confèrent au récit épaisseur et authenticité.

Danielle FUSTÉ
Mars 201

FOIS Marcello, *L'altro mondo* (écrit en 2002, Einaudi, 2011 et 2014, 156 p.)

L'altro mondo est le troisième ouvrage d'une trilogie policière historique dont un avocat-poète du nom de Sebastiano Satta, dit Bustianu, est le protagoniste central. M.Fois, auteur sarde né en 1960 en Sardaigne, est directement concerné par la défense de l'identité de sa terre natale aux prises avec les manœuvres politiques du continent depuis l'époque de l'unification italienne. L'histoire se passe au 19^{ème} siècle dans un contexte dont les ressemblances avec l'actualité sont très parlantes. Une jeune femme Elena Seddone est retrouvée assassinée mystérieusement.



Les autorités classent l'affaire étrangement vite. L'avocat Bustianu se voit sollicité par un présumé coupable du nom de Diogini Mariani, brigand en cavale, pour assurer sa défense car il clame son innocence tout en lui fournissant des pistes pour l'enquête. Parallèlement, l'avocat doit mener un combat personnel à l'intérieur de sa propre famille pour défendre son amour pour la belle Clorinda Pattusi.

Où sont les véritables coupables? L'enquête met en lumière tous les déséquilibres socio-culturels et politiques créés par les directives continentales. Quel est le rôle du Ministère de la guerre dans cette histoire? Le mélange des deux langages, sarde et italien, est adapté à la diversité des personnages, des lieux et des situations, apparaissant comme un outil d'identification et de revendication.

Dans chacun des cinq chapitres, des passages d'une grande valeur poétique alternent avec des narrations analytiques et concrètes à trois voix dont celle de l'auteur. La conscience linguistique problématise la déchirure identitaire entre le peuple et le pouvoir. La fin est plutôt troublante et ouvre sur des questions qui dépassent l'enquête seule. C'est une analyse en profondeur de la société sarde qui revendique ses spécificité, sa reconnaissance et la défense de ses droits et du territoire face à l'autorité du continent.

M.Fois modifie les codes de la littérature de roman noir ("Giallo" pour les italiens). Le style est d'une densité et d'une force autant épique que poétique. Où les vents conduiront-ils cette enquête? Et l'identité de l'auteur?

Anne- Marie AUDUBERT
Mars 2018

GIANINI BELOTTI Elena, *Onda lunga* (Nottetempo, 2013, 265 p.)

Valeria et ses amies sont des "signore anziane" qui n'ont aucune envie de vivre en marge de la vie. Et si elles organisent des visites ou des soirées au restaurant pour toutes les occasions de fête, notamment les anniversaires, elles se soucient également de partager les préoccupations de la société romaine. C'est ainsi que Valeria et Alberta se rendent dans un camp Rom afin de s'occuper des enfants non scolarisés. Et c'est pour Valeria l'occasion de découvrir les mœurs de la communauté et, surtout, les conditions de vie précaires et dégradantes que connaissent les femmes qu'elle tente d'aider.



Bien sûr, Valeria est préoccupée comme ses amies par la qualité des années qui leur restent à vivre : elles parlent ensemble du "testament biologique" qui leur permettrait de mourir dignement ; ensemble elles vont remplir les formalités pour s'assurer que leurs volontés seront respectées. Et la scène devient cocasse quand elles abordent les démarches auprès des bureaucrates de l'administration romaine.

Valeria participe aussi à la crémation de la mère d'une amie et surtout à la cérémonie de la dispersion des cendres : loin d'être un rituel banal et triste, cette cérémonie se déroule en barque sur le fleuve, dans un paysage empreint de douceur et de compassion. Valeria est une femme toujours curieuse et cette curiosité la conduit à s'intéresser aux adolescents qu'elle croise et observe. C'est ainsi que mue par la sympathie pour une jeune fille seule et triste qu'elle apprend à connaître, elle intervient à temps pour la sauver et lui permettre de briser sa solitude.

Déterminée à vivre pleinement la vie qui s'offre à elle, Valeria va fêter son 80^e anniversaire non seulement avec ses amies, mais en s'offrant en plus un cadeau personnel : flâner seule à travers les rues de Rome et redécouvrir les lieux qu'elle aime. Rien de triste dans cette promenade, elle nous fait partager ses observations drôles ou critiques sur les comportements des troupes de touristes ou bien encore concernant aussi bien que ceux des Italiens pas toujours très civiques.

Elena Gianini Belloti, par la voix de Valeria qui s'exprime dans une langue claire et pleine de vivacité, offre une réflexion sur la vieillesse toute de joie de vivre et de lucidité.

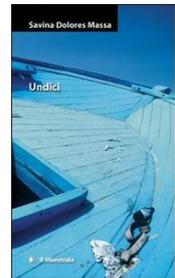
Anny BARROIS
Mars 2018

MASSA Savina Dolores, *Undici* (Il Maestrale, 2008, 150 p.)

Comment décrire cet insoutenable et superbe petit volume de 150 pages ? Si oppressant que j'ai dû le lire assise avec un dico à une table de travail pour minimiser (sans trop de succès) l'émotion...

Le point de départ est un fait authentique : en juin 2006, une barque dérivant vers les côtes des Caraïbes est remorquée par des pêcheurs ; s'y trouvent onze cadavres momifiés par le sel, noirs sous la croûte blanche.

L'auteure entreprend de donner un nom à chacun (les a-t-on identifiés ? invente-t-elle ?) et les égrène. L'un d'eux est un griot, SAYORO, parti avec sa kora, qui demande à chaque mourant de raconter pourquoi il est parti. Et l'on apprend ainsi les différents motifs qui poussent à l'exil, et même l'absence de motif. Tous sont jeunes (deux jumeaux vite noyés avaient 12 ans) et voudraient gagner la terre promise, malheureusement par la mer.



Du récit de chacun le lecteur débrouille petit à petit les fils de leur histoire : partis 47 de Gorée, pour rejoindre les Canaries puis l'Espagne sous la « direction » d'un passeur qui leur a extorqué 1300 €, leur barque perd presque au départ moteur et voile, et dérive, abandonnée par le passeur, sur la barque de tête, qui les tire un moment avec une corde mais la coupe pendant la nuit. Et ils sont poussés par les courants vers l'ouest. Quatre mois sans plus rien à manger ni boire. 36 ont déjà péri, noyés, d'inanition, on ne sait. Les onze qui restent ont résisté jusqu'à ces pages. L'un d'eux parle de manger le précédent décédé, jeune et bien en chair, l'a-t-il fait, y pense-t-il seulement ? On pense au crash dans les Andes où certains ont survécu ainsi... Tous se réfèrent à Sayoro comme leur soutien moral parce qu'il est griot, certains lui demandent de jouer de la kora et de chanter pour accompagner leur mort, acceptée avec une étrange résignation. C'est aussi surréaliste que terriblement réaliste. Sayoro meurt le dernier, récapitule, rassemble les données, reconstruit l'aventure.

Le style est étonnamment poétique, alinéas, alternance de longueurs et de phrases brèves, choix des mots... Une épopée tragique. Dont chaque victime reçoit un hommage qui le réanime en le nommant. Il faudrait détailler un peu les récits de chacun mais le cœur me manque.

Le lire en italien avec le recul de la langue étrangère m'aura sauvée de l'effroi qu'inspire ce récit pathétique, mais hélas si crédible. Ce livre a dix ans mais il est d'une effrayante actualité.

Claudine LAURENT
Mars 2018

PASOLINI Pier Paolo (1922-1975), *Les ragazzi* (Buchet Chastel 2016, nouvelle traduction du romanescos et préface par Jean-Paul Manganaro, titre original *Ragazzi di vita*, Garzanti 1955)



Il s'agit du premier roman de Pasolini, publié. Il sort en 1955, période après guerre, dans une Italie exangue, où la misère fait rage.

Ce livre est écrit en romanescos, dialecte parlé dans la région de Rome, ce qui ne rend pas la lecture aisée. Il y a beaucoup de tournures argotiques, qui, je suppose sont intraduisibles.

Ce roman se découpe en 8 récits avec un personnage récurrent, Ricetto. Les situations auxquelles il va être confronté, sont à l'image de son existence, décousues et sans espoir. Ces 8 épisodes racontent la vie ou plutôt la sous-vie de gamins, adolescents et jeunes gens qui vont de méfaits en rapines, qui volent tout et n'importe quoi pour le revendre et survivre. Ils n'ont que des surnoms, dorment à la belle étoile. Quand ils ont une famille, les pères sont alcooliques et violents, les mères désespérées et acariâtres, se prostituant quelquefois, même enceintes, pour quatre sous. Ces jeunes ne vont pas à l'école et n'obéissent à aucun code moral. La violence est leur quotidien, celle dont ils sont victimes mais aussi celle qu'ils n'hésitent pas à infliger aux plus faibles des bas fonds dont ils sont issus. Des gamins malades parfois, affamés souvent, qui errent, vont et viennent, désœuvrés et qui n'ont d'avenir que la prison. Tout ce qu'il entreprennent, avorte.

Pour décrire cette classe sociale dépravée et désenchantée, Pasolini emploie de longues phrases saccadées, alambiquées et percutantes, dont la lecture est difficile, ce qui nous entraîne en quelque sorte, dans la même confusion que celle vécue par les protagonistes de ce roman.

Marie SALADIN
Mars 2018

REA Ermanno (1927-2016), *Démantèlement* (Flammarion, 2006, 420 p. trad. Frank La Brasca, titre it. *La dismissione*, 2002)



A Bagnoli, près d'une Naples qui se délite, où les entreprises ferment les unes après les autres, une usine de traitement de l'acier Ilva va être démantelée pour être envoyée par « morceaux » en Chine. Le roman raconte l'histoire particulière de cette usine et le processus qui conduira à ce démantèlement. Le contexte économique et sociologique développe en miroir cette situation particulière et en explique en partie le déroulement.

Temporalité : l'histoire est installée dans une chronologie complexe, où le temps se dilate parfois dans des descriptions minutieuses et des récits détaillés qui s'ouvrent sur des évocations du passé, des retours en arrière. L'essentiel se situe dans le créneau 1991-1995, avec une partition marquée entre la décision de démanteler l'usine et le démantèlement lui-même, initié par l'arrivée des Chinois. Le démantèlement total se poursuivra jusqu'en 2002. Ce démantèlement de l'usine renvoie à l'histoire de l'usine depuis son origine, la dégradation de la situation orchestrée par des dirigeants peu scrupuleux - et en lien avec la Mafia dans les années 1970 - jusqu'aux déficits considérables qui semblent signer sa perte, suivis du redressement enregistré, au moment même où, en secret l'usine sera condamnée. L'histoire économique se tisse à l'histoire technique de l'usine et notamment à la mise au point du système d'installation de coulée continue, dans laquelle le personnage principal est fortement impliqué. Les retours en arrière permettent aussi d'inscrire cette histoire particulière dans l'histoire économique et politique globale de Naples, de la Campanie, et dans l'histoire du mouvement ouvrier.

Personnages : le roman est écrit, chose rare, à la première et à la deuxième personne jusqu'à la page 418. Tout au long de l'ouvrage, on ne sait pas exactement comment se répartit la parole entre Victorio Buonocore, le personnage principal et l'autre locuteur. S'agit il d'un dédoublement, comme le suggère

le texte même p. 299, qui fait la distinction entre « Buonocore l'homme et Buonocore le technicien » ? d'une tierce personne ? La fin lèvera l'ambiguïté, après un passage par la 3ème personne où un narrateur met brusquement Buonocore à distance. On apprendra qu'il s'agissait d'un dialogue entre un journaliste ou un scripteur et le personnage principal. Les personnages s'organisent autour du couple Buonocore : Victorio et Rosaria sa femme. On rencontre les membres de l'usine mais aussi les Chinois et au premier titre, l'ami Chang Fu. Deux personnages de femme : Rosaria la femme aimée, mais parfois reléguée au second rang, oubliée, femme énigmatique, que visiblement Buonocore ne comprend pas, et Marcella la jeune femme à la vie dissolue, dont le charme ne laisse pas Buonocore indifférent, mais qui ne parviendra pas à le détourner de Rosaria.

L'intrigue est double : le couple Buonocore-Rosaria se dirige inéluctablement vers un déchirement annoncé dès la première page. Cette histoire s'imbrique dans le sujet essentiel, le démantèlement de l'usine. Le récit foisonnant, détaillé de façon quasi pointilliste, relate les épisodes de la destruction. Buonocore joue un rôle essentiel dans ce démantèlement, puisque c'est lui qui avait conçu cette fameuse coulée continue, et qui sera chargée de la défaire, pièce par pièce, boulon par boulon. Le roman retrace la relation complexe et ambivalente entre le technicien et l'outil, la fascination que ce dernier exerce sur lui, et l'obsession de la tâche de démantèlement de l'usine et de l'unité de production, dans laquelle il met autant de perfectionnisme qu'il en a mis à l'édifier. Les personnages secondaires incarnent des attitudes différentes face à cette acte quasi meurtrier.

Toutefois, le panorama politique reste assez confus. Les ouvriers qui manifestent semblent être résignés au démantèlement ; et Buonocore représente le parangon de cette ambivalence. A la fois technicien modèle au service de la productivité de l'usine, il reste le technicien modèle dans son démantèlement. Le roman touche donc un sujet particulièrement intéressant, en le plaçant dans une perspective d'histoire économique qui lui donne tout son sens. La construction veut montrer les contradictions dans lesquelles se trouvent pris les acteurs du fonctionnement de l'usine, par cette organisation multipolaire et la décentration chronologique. Mais le lecteur se perd dans ce foisonnement. Les descriptions méticuleuses des machines, les récits pointilleux, qui racontent minute par minute les étapes de la destruction, qui de surcroît se répètent, noient le lecteur qui perd souvent le fil. La superposition des deux fils directeurs efface l'intérêt pour l'intrigue romanesque et on ne voit pas ce que le personnage de Rosaria apporte véritablement. Enfin, la structure énonciative majeure égare le lecteur, qui ne sait pas qui parle, ni à qui, pendant presque tout le roman, et l'intérêt de lecture est inutilement déplacé. Au bout du compte, malgré l'intérêt que représente le sujet, la richesse informative du texte, et les choix des éléments romanesques, la réussite n'est pas là : trop confus, trop répétitif, trop « collé » aux interminables descriptions techniques, le roman ne parvient pas à tenir le lecteur sur la durée, ce qui est dommage étant donné la qualité de l'analyse socio-économique.

Nota : le présent commentaire se complète d'une liste de repères chronologiques, qu'on peut consulter en allant à l'auteur Rea dans " Tous les livres commentés "

Elisabeth GRIMALDI
Mars 2018